

La Bâtie - Festival de Genève

«On devrait douter de ce qu'on pense»

Le collectif genevois Old Masters diffuse sa «Bande originale» au fond d'une grotte atemporelle aménagée au sous-sol du Grütli.

Katia Berger

Mon premier a commencé géographe à Genève, mon second plasticien à Biemme et ma troisième artiste polymorphe à Lausanne. Le rébus des Old Masters combine d'abord les deux performeurs garçons dès 2015, avant que la petite dernière n'y trouve sa place l'année suivante. Leur charade a produit les quatre tous qu'ont été «Constructionnisme», «Fresque», «L'impression» et «Le Monde».

Réputée pour l'humour pince-sans-rire dont elle emballe ses créations minimalistes, la triade peut enfin, grâce à La Bâtie, révéler au grand jour la «Bande originale» qu'un virus cautionnant son légendaire pessimisme avait étouffée au printemps. Du titre de cette 5^e énigme, somme des précédentes, les cosignataires ont fini par endosser le calembour. Zoom sur une double bande, donc, celle de trois créatures postnéolithiques sur scène, et de trois hackers préapocalyptiques dans la vie. Tous extraterrestres bien sûr.

Le nom de votre compagnie fait référence aux grands peintres de la Renaissance. Comme eux, vous créez d'abord des œuvres plastiques. Mais pourquoi au théâtre?

Marius Schaffter (M.S.) Le théâtre offre en prime la concentration du public, à la fois en nombre et en attention. Pour qui accepterait-on d'éteindre son téléphone pendant une heure? Au théâtre, le rituel veut qu'on accueille les spectateurs sur des fauteuils plutôt confortables, pour qu'en échange ils nous accordent une qualité d'écoute rare. J'ap-

précie cet accord passé avec le public d'une salle.

Sarah André (A.S.) Le plateau permet de montrer un objet d'art sous ses différentes coutures, grâce notamment à l'éclairage. Et à valider par une narration cet objet qui devrait, sinon, s'assumer seul.

Jérôme Stünzi (J.S.) On aime bien instaurer la confusion chez nos spectateurs entre la contemplation d'une toile, comme au musée, et les dimensions supplémentaires que donne le jeu animé sur scène. En résultent comme des tableaux vivants.

Votre alchimie transforme volontiers un petit stéréotype bien laid en paragon de la beauté universelle. Comment s'y prend-elle?

J.S. Nous aimons nous approprier les lieux communs. Pour en jouer, on doit les regarder sous tous les angles, y compris celui de la beauté. Le résultat fini s'en ressent.

M.S. Nous nous intéressons aussi à la méditation. Là aussi, nous sommes amenés à donner de la valeur à des choses qui n'en ont apparemment pas. On cherche à obtenir cette friction entre croire et ne pas croire, valoriser et défoncer. On est toujours à mi-chemin de trouver les stéréotypes horribles et d'en admirer les vérités.

S.A. L'humour est une porte d'entrée importante pour nous. L'absurde ou la dérision permettent d'accéder à des émotions pures. On maintient en équilibre le rapport à l'objet d'art ou à l'objet utilitaire, au sacré ou au banal.

Votre but ultime, c'est de démontrer la puissance de l'art? La vanité de l'action humaine? Le triomphe de la mort? La suprématie du modeste?

M.S. L'effet principal que je vise auprès des spectateurs serait de faire douter. Qu'on doute tous beaucoup plus. L'horreur de



Sarah André, Marius Schaffter et Jérôme Stünzi posent devant leur scénographie faite de 120 tapis de bain sculptés de sorte à former la caverne de Platon. STEVE JUNCKER-GOMEZ

l'être humain, c'est qu'il est convaincu de ce qu'il pense. Je ne sais pas ce que les gens devraient penser, mais je sais qu'ils de-

vraient douter de ce qu'ils pensent. Avec un peu de chance, on amènera peut-être rien qu'une personne à changer d'avis. Tous nos spectacles parlent de la relativité des points de vue. Transmettre cette relativité passe par l'humour, l'émotion, la beauté. Dans le vocabulaire de la danse, il s'agit de faire bouger.

En ce moment, tout le monde a le mot «liberté» à la bouche. Vous, vous n'en parlez pas, mais vous en faites usage, exact?

S.A. Nous appliquons, au sein de notre compagnie, les principes politiques auxquels nous croyons. Ceux-ci signifient souvent le contraire de la liberté telle qu'elle est habituellement comprise.

M.S. La liberté est un combat qui n'est jamais gagné. Au moment où on croit être le plus libre, on ne fait en général que reproduire un conditionnement. On vise la liberté, mais elle échappe, c'est un horizon. Si on la croit acquise, on se trompe forcément. Ce que nous vivons au sein de notre collectif, c'est plutôt l'utopie d'un questionnement permanent. J'espère que cette utopie de personnes qui essaient d'être libres ensemble ressort dans nos spectacles.

J.S. Nous remettons tout le temps en jeu notre liberté. Chercher une forme qui corresponde à la force que nous avons acquise les trois, c'est ma liberté du moment.

«Bande originale»

Théâtre du Grütli jusqu'au 18 sept., www.batie.ch

De la vanité de croire au progrès

● Confinés dans une grotte des temps modernes, Sarah, Marius et Jérôme ont échangé leurs idées en vue de leur nouvelle création par écrans interposés: trois âmes sœurs réunies au sein d'un collectif connecté. Tapis dans leur caverne platonicienne de toujours, Estelle, Chris et Jesti ne font pas autre chose depuis le plateau du Grütli: avatars d'une seule et même âme à trois âges différents, ils communiquent leurs pensées au public par voie de surtitres exclusivement. L'espace sonore, lui, n'est occupé que par la bande originale composée expressément par Nicholas Stücklin, canevas sur lequel est venu se broder un étonnant contenu typographique.

Et d'une, le trio met un point final à l'oiseuse querelle qui agite les arts vivants, entre les anciens («textocentrés») et les modernes (tenants de l'«écriture de plateau»): avec lui, l'écrit ressemble à s'y méprendre à de l'impro; quant aux exemples d'oralité pédante, on n'a pas à chercher bien loin. Grâce à leur sens de la dérision et leur air de ne pas y toucher, les Old Masters poussent néanmoins le bouchon plus loin sur le plan philosophique: pourquoi chercher sempiternellement à faire mieux alors que la mort nous guette pareil? Pour rivaliser avec les Étrusques? Pour qu'on parle de nous dans deux mille ans? Abyssales questions. **KBE**

Antigel fait le show pour l'inauguration de l'écoquartier Belle-Terre, à Thônex

Spectacle
Cirque, danse, théâtre et musique sont au programme des festivités vendredi et samedi.

Les Communaux d'Ambilly ont vécu. Désormais, on parle de Belle-Terre. Grand projet immobilier, 2500 logements. Chauffage géothermique, forage à 1500 mètres de profondeur. Premiers bâtiments déjà prêts. Ce week-end, on inaugure.

C'est une cité sortie de terre, ainsi qu'on aime à présent raconter sa légende. Un village de barres en béton, mais de béton arboré. On dit même que les arbres dessineront une voûte. En attendant que ça pousse, le site encore nu donne l'ampleur de



Une vue du chantier de l'écoquartier, en 2020. PIERRE ALBOUY

cet ambitieux projet urbanistique. Dans ce cas, qui mieux pour animer l'inauguration qu'Antigel, avec son art des «made in», ces grands sons et lu-

mières mêlant théâtre, musique, danse, motocross et containers illuminés? Le festival d'hiver fait ici un nouveau pas hors saison. Habitué des interventions en

plein air, Antigel a été mandaté par la Commune de Thônex pour organiser le rituel de vernissage.

Vendredi 17 et samedi 18 septembre, le public est convié à se rendre sur place, à quelques encablures de la gare de Chêne-Bourg, la ville d'Annemasse juste de l'autre côté de la frontière, pour découvrir les nouvelles installations. L'école fait sa première rentrée, les premiers habitants emménageront en novembre. Le chantier n'est pas fini.

Qu'y verra-t-on? Antigel a préparé un show pluridisciplinaire. Précisément: du théâtre signé Fabrice Melquiot, ex-directeur d'Am Stram Gram, joué in situ, de la musique live avec le groupe Sunfast, alias le directeur d'Antigel, Eric Linder, and friends, onze danseurs et danseuses, du spec-

tacle équestre par le Théâtre du Centaure, enfin un peu de cirque. Le concepteur lumière a droit à son nom en gras dans le programme: Mario Torchio a œuvré notamment pour The Young Gods, Sophie Hunger et les humoristes Veillon et Kucholl.

«Raconte-moi Belle-Terre», ça s'appelle. Sans doute n'aura-t-on point de voyage intergalactique, ni de digression philosophique sur l'au-delà ou les forces telluriques. Plus raisonnablement, Antigel se doit, on l'imagine bien, d'évoquer l'origine de Belle-Terre, son actualité, son devenir. Programme urbanistique pour les maîtres antigéliens de la balade onirique? Probable.

Les Communaux d'Ambilly, comment l'oublier, ont affronté tant de blocages, fait couler tant

d'encre. On s'écharpait sur la vente des terrains, on se disputait les prérogatives financières... Vingt ans, précisément, c'est ce qu'il a fallu pour qu'aboutisse enfin le projet.

Pourquoi un spectacle? Manifestant un goût certain pour l'événementiel, la Commune de Thônex ne manque pas de sacrifier au discours en vogue. Ainsi qu'il est écrit sur l'invitation, cette inauguration en grande pompe entend «permettre à chacun de s'approprier ce quartier en devenir».

Fabrice Gottraux

«Raconte-moi Belle-Terre»

Spectacle inaugural du quartier de Belle-Terre, vendredi 17 et samedi 18 septembre, 20 h 30, par le festival Antigel. Gratuit. Diverses animations sur place.